

Utérus sous Lexomil

MA bourgeoise.

Nourrie au grain du luxe.

Chacun de tes geste est calculé,

rendant hommage à ton rang.

Ta beauté est un passeport pour gravir les échelons.

On nomme cela l'élégance.

Chacune de tes parole est mesurée,

on nomme cela ta place.

Dans ce milieu, tu ne parles pas,

tu es aimable, tu obéis.

Ce silence, c'est un acte de survie.

Ce masque, tu l'apprends dès l'enfance.

T'affirmer ?

Oui, mais à travers la séduction.

Un statut social qui n'en sauve aucune.

Il te force à accepter, à céder.

Enfermée dans une cage dorée, tu tentes d'avancer.

Ils connaissent déjà les prénoms de tes enfants.

Tu es surprise ?

Mais tu n'es qu'un ventre pour la reproduction,

destinée à perpétuer une lignée de dégénérés.

Tu remplis le rôle qu'on attend de toi,

comme une chienne de race avec un pedigree.

Des attentes silencieuses.

Des modèles de beauté inaccessibles.

Ça te serre à la gorge ?

Douleur à la poitrine,

tu commences à comprendre ?

Tu as du mal à respirer ?

Le souffle se fait court ?

Si ça pète, c'est HP ou suicide, au choix ma belle.

Tout est vide dedans.

Les apparences sont ton armure.

Tu avales du Lexomil pour tenir.

Les pilules anesthésient ce mal.e qui te ronge.

On te voit, belle et puissante,

mais derrière, qui te connaît vraiment ?

L'image est parfaite,

visage blasé,

calibré pour la réussite !

Tu t'effaces à chaque sourire offert.

On ne montre jamais l'envers du décor.

Là où se cachent les visages figés,

tirés et recousus par cette virilité toxique,

cette course à la jeunesse qui les rassure,

ces sourires idiots pour masquer notre soumission.

Utilisée, puis larguée sans faire de vague,

acceptant les humiliations sur nos corps,

au gré des fantasmes d'hommes malades,

qui, pour dominer, nous soumettent en nous ridiculisant.

Ton rang ne te sauve plus.

Tu vieillis.

Prisonnière d'un système qui t'ignore.

Tu réalises ce que tu es devenue :

une image éphémère,

destinée à disparaître dès qu'une nouvelle se dessine,
balayée dès que tu perds ta fraîcheur.

Un jouet qu'on façonne et qu'on jette une fois brisé.

Tu es interchangeable,
c'est le modèle sans visage.

Juste un corps façonné pour plaire,
sans identité véritable.

D'ailleurs, on s'en fout, ça n'a jamais eu d'importance.

Alors tu te venges.

Sur celles qui s'agitent pour créer ton univers,
celles que tu appelles tes "petites".

Ce mot que tu utilises comme on étiquette des objets.

Des sous-catégories créées pour maintenir des distances.

Ces femmes que tu exploites,
qui portent ta grandeur sur leur dos,
compensant tes failles.

Ta générosité n'est que le miroir de ton mépris.

Tu invisibilises en prétendant aider,

comme si ton monde était une délivrance.

Comme si réussir signifiait t'imiter.

Dans ce milieu, on ne parle pas de lutte,
on parle de race et de privilèges bien acquis,
pour maintenir sa position :
celui du sang et de la douleur,
de corps qui assouvissent des désirs tordus,
et qui pèsent sur ce monde de silencieuse.

Cinquième acte, le dénouement.

Prête à obéir ?

Un duplex dans le 6e,
des robes de marque, mais jamais du sur-mesure.
L'illusion d'une richesse qui libère,
qui l'a rend plus captive encore.
Condamnée à séduire, à se soumettre,
sans jamais avoir le droit d'exister pour soi-même.

Ce n'est qu'un simulacre,
une performance répétée jusqu'à l'oubli,
une vie sacrifiée sur l'autel des apparences.

Ton image me renvoyait ce que je ne voulais pas être,
une femme façonnée par des barges, enfermée dans son propre reflet.

Un bout de viande de luxe,
pour des carnassiers croulants à dentiers.

Je l'ai vue, cette bourgeoise sans visage,
cette ombre qui pensait que son "rang" la rendait spéciale.

À massacrer ces rides, ce vécu,
pour un visage de poupon névrosé.

Se soumettre à ce diktat,
qui l'a transformée,
en une femme aigrie,
détruite par l'obsession de corriger les effets du vieillissement.

Sa sagesse a été le prix à payer.

Je t'ai perdue.

On s'est perdues.